

Jean Marc Turine, écrivain et victime : “Quand on sort de leur chambre, on est morts”

Littérature Turine a été reçu par le Pape et est déçu. Il signe aussi “Le cahier de David Jannapoli” aux accents autobiographiques.

Rencontre Laurence Bertels

Au cœur d’une double actualité, le jour de notre entretien, Jean Marc Turine – il a laissé tomber le trait d’union depuis longtemps – s’apprêtait à rencontrer le pape François dans le cadre de sa visite en Belgique. Il est l’une des nombreuses victimes d’abus sexuels dans l’Église et l’un des signataires de la *Lettre ouverte universelle au Pape*, qui demande au chef de l’Église catholique de s’adresser à toutes les victimes dans tous les pays et de reconnaître la culpabilité de l’Église.

“*Prévoir de manière pérenne, dans tous les évêchés, des cellules d’écoute, avec des professionnels, envisager une réelle compensation financière ainsi que la possibilité de présence féminine dans l’Église ou encore ériger un Mémorial aux victimes sur la place Saint-Pierre à Rome sont nos principales recommandations*”, nous dit notre interlocuteur.

La rencontre a eu lieu le lendemain, le vendredi 27 septembre, à la nonciature apostolique de Bruxelles, et a duré 2 heures et 15 minutes au lieu de l’heure initialement prévue. “*Il ne se sent responsable de rien. Il dit qu’il a honte et que cela lui fait mal au cœur. Cela n’a rien d’étonnant après avoir entendu ce qu’il a entendu, d’avoir le cœur qui saigne*”, nous dit cet homme fracassé à vie qui se déclare “*indifférent*” – et c’est peu dire – suite à cette entrevue. (Lire aussi nos pages Belgique).

Jean Marc Turine (Bruxelles, 1946) vient également de publier *Le cahier de David Jannapoli* ★★★ aux accents autobiographiques.

Ce nouveau roman a été écrit dans la foulée de *Révérands pères* (Esperluète, 2022), qui dénonçait les abus sexuels au sein du collège Saint-Michel, à Bruxelles, et fit grand bruit lors de sa sortie. Sa mère n’a pas pu lire *Révérands pères* et l’auteur dit en être soulagé. Cela aurait été trop insoutenable pour elle. Ses fils, eux, ont fait le choix de ne pas le lire.

Un silence de 60 ans

Aujourd’hui, le cheveu hirsute, le visage marqué, une gueule à la Ferré

et un verre d’eau pétillante à la main, Jean Marc Turine, 78 ans, abstinent, commence enfin, malgré ses blessures, à goûter à la vie. Et ce, après soixante-cinq ans de silence et presque autant d’alcoolisme, souvent la seule issue pour survivre à l’impensable. Une addiction qui ne l’a pas empêché de briller dans tout ce qu’il faisait. Homme de radio, notamment pour France Culture, de cinéma, producteur, réalisateur, il est également l’auteur de *La Théo des fleuves* (Esperluète, 2017), un émouvant récit qui fait entendre, à travers la destinée d’une vieille femme rom, la voix de tous les exilés et qui reçut le prestigieux Prix des Cinq Continents de la francophonie.

Il fut aussi l’ami intime de Marguerite Duras, qu’il considère comme sa mère d’adoption. Leur rencontre en janvier 1971 sur le tournage du film *Jaune le soleil* fut un véritable coup de foudre, “*alors que je n’étais rien, je balayais le plateau, mais elle a très vite eu une entière confiance en moi. Je possédais la clé de son appartement à Paris*”. Plus tard, il scénarisera avec elle et son fils Jean Mascolo, *Les Enfants*, Grand prix au Festival de Berlin, en 1985.

Turine a toujours travaillé sur des grandes causes : les Tziganes, les rescapés des camps nazis, des gens détruits... Comme si l’altruisme l’avait sauvé. “*L’altruisme, peut-être, mais aussi ma femme qui ne m’a jamais lâché, malgré l’alcool, malgré mon caractère et bien qu’elle n’était au courant de rien*”.

Pourquoi avoir mis soixante ans à parler ? Souvent posée aux personnes abusées, la question reste inévitable. “*Toutes les personnes violées mettent du temps à parler. Comment le dire ? Comment dénoncer ? Quels mots pour dire l’irréparable, l’inconcevable ?*”

Sans détour

C’est grâce à l’écriture, à la littérature que Jean Marc Turine a pu sortir du silence et peut-être de l’alcoolisme. Grâce également à cette vision qu’il a eue au Maroc en juillet 2018, celle d’un jeune cuisinier et d’un homme plus âgé, d’un prédateur et de sa proie... “*J’ai interprété ce qui se*

“*C’est terrible cette haine, cette envie qui ne vous quitte pas. J’en suis enfin débarrassé. Tuer ne sert à rien et je suis contre la peine de mort.*”



Jean Marc Turine, victime d'abus sexuels dans l'Église, décrit son calvaire : "Il s'agit d'une mise à mort."

D.R.

passait et j'ai commencé à écrire Révérends pères. Mon éditrice à France Culture m'a alors encouragé à continuer. Au début, j'avais juste écrit 25 lignes. Quand le texte radio a été diffusé, et lu par Jacques Gamblin – une lecture magnifique –, le 19 février 2022, j'ai écrit le livre. Tout le monde a refusé ce texte. Sauf Anne Leloup des éditions Esperluète. Je ne raconte aucun détail, ni comment les pères s'y prenaient. Ces gens ne choisissent pas du tout leurs victimes au hasard. Personne n'aurait osé s'approcher de mon frère, car il se serait défendu."

Lorsqu'il évoque son passé, le drame qu'il a traversé adolescent, l'homme parle sans détour. "Ici, il s'agit d'une mise à mort. J'avais 13 ans. C'était en 1959. Le père jésuite Henri Collard me faisait monter dans sa chambre soi-disant pour parler de mon bulletin. J'étais un cancre, c'est vrai. Il ouvrait sa fenêtre car il fumait des cigarettes Saint-Michel, des paquets verts, et moi, je m'en souviens, j'avais toujours envie de sauter. C'était pareil quand je prenais le tram, pour rentrer de l'école. Je restais toujours sur la passerelle extérieure et je me demandais si j'allais sauter. Quand on sort de leur chambre, on est morts. L'envie de mourir ne m'a pas quitté de toute ma vie. Le corps est sali. On a honte. Je ne supporte plus qu'on me

prenne en photo depuis que j'ai été violé par le photographe de Saint-Michel." Plus tard, lorsqu'il partait en vacances avec sa femme et ses enfants qui étaient à l'arrière de la voiture, JM Turine comptait les platanes le long de la route...

Instinct de survie

"Un jour, un de mes abuseurs a essayé de m'étrangler. J'ai d'abord pensé le laisser faire, pour en finir. Puis, l'instinct de survie m'a sauvé. J'ai été abusé par plusieurs pères dont Freddy Laurent, l'ancien directeur de l'hecs. Lorsque des années après les faits, et suite à la première commission d'enquête en 2011, je suis allé faire ma déposition à la police, j'ai refusé de donner les noms de ceux qui étaient morts, par égard pour leurs proches. L'un de mes abuseurs a voulu me tuer deux fois. Il est venu me chercher une nuit. Je n'ai pas résisté à son appel. J'étais sous son influence. Ce sont des gourous, des manipulateurs. Puis tout à coup, j'ai serré le frein à main et coupé le contact." Mourir donc, mais pas par pendaison, nous dit-il, afin de ne pas offrir une fois encore ce corps trop malmené. Mourir mais aussi tuer. "C'est terrible cette haine, cette envie qui ne vous quitte pas. J'en suis enfin débarrassé. Tuer ne sert à rien et je suis contre la peine de mort."

Maintenant que les vannes sont ouvertes, l'auteur creuse le douloureux sillon avec un nouveau roman aux accents à nouveau autobiographiques. David, c'est lui. Il ne faut pas être grand clerc pour le deviner.

L'innommable

Journal intime mais aussi récit à quatre voix, quatre temps, quatre tonalités, *Le cahier de David Jannapoli* dénonce à mots jetés l'innommable. Dans le cahier de David Appoli, qui choisit de se nommer Jannapoli en souvenir de sa mère assassinée, on croise Axel (le médecin alcoolique), David (l'enfant recueilli par le curé du village et sauvé par Axel), Claire (la fille du docteur, violée elle aussi) et Palmyre (l'amie de Claire qui vient éclairer et clôturer le récit, donner sa version des faits, l'enrober et la livrer avec fluidité). Avant elle, chacun aura utilisé sa grammaire, poussé son cri, livré ses secrets.

Ses écritures entrecroisées charrient le récit dans le lit des non-dits, à la lisière du témoignage et de la poésie mais les métaphores ne tardent pas à se faire cris de détresse, et les oiseaux, les fleuves, les canards ou la mort du soleil cèdent la place au "mesieu" le curé, au vin blanc, au "pipi" de l'enfant avec le

quel joue l'homme de robe. Dyslexique, David écrit dans sa langue, sans passé, ni futur, ni infinitif.

"une chose dure sous les fesses fort, il respire bouge il fait ho ho haa puis fini"

Avec ses espaces, ses blancs, ses silences, la mise en page ponctue l'écriture et devient elle aussi langue à part entière.

Jean Marc Turine a travaillé trois ans sur ce texte, chaque fragment, chaque fulgurance a été étudié. Rien n'est laissé au hasard et lorsque "leglise" s'écrit en un mot, c'est voulu. Même s'il n'y avait aucune méthode au départ, "parce que je suis désordonné", nous dit-il.

La voix de David se laisse entendre, ses mots sont jetés sur le papier. La rage de l'enfant monte crescendo. L'écriture semble cathartique. "Je veux plus plus plus il me fait encore du mal sans réfléchir comme ça ça vient je dis non, non et non."

Chaotique et vibrant, le texte se lit d'une traite, puis se décortique à tête reposée. C'est un roman audacieux. Chacun s'y égare dans la nuit des souvenirs. Et dénonce ces crimes dont on ne meurt pas...

→ "Le cahier de David Jannapoli" | Roman | Jean Marc Turine, Métropolis, 269 pp, 12 €.